

D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI¹

VI

30 avril, de *Ménabella* à *Tchoba*.

Un confus remue-ménage, vers 4 heures, me réveille en sursaut. J'entends les hommes courir autour de la tente et s'interpeller. Le froid est vif, la nuit noire. Engourdi dans la molle tiédeur du lit, je ne bouge pas et me contente de hélér le boy couché au seuil, dans les plis de la portière. En apprenant que les nagadis viennent à l'instant de constater la disparition des mulets, je me rendors lâchement. A 6 heures, d'ailleurs, bêtes et gens ont regagné le campement. La promenade nocturne a ragaillardé les uns, énervé les autres : coups et ruades font rage durant le chargement. Je pars en avant, les laissant se débrouiller.

Suite de mamelons, de croupes bien boisées, que séparent de courtes vallées peu profondes. La matinée n'est pas tout de suite éclatante à l'ordinaire. Une sorte de pâleur d'aube persiste sous les grands arbres qui nous ombragent. La lumière apparaît hésitante, comme filtrée. Des francolins s'appellent entre les aloès barbelés dont les hampes de fleurs rouges inclinent et plient. Tous ces bruits du jour qui se réveille, je les connais à présent, le jacassement des

¹ Voir numéros des 1^{er} Octobre et 1^{er} Décembre 1911.

merles métalliques dans les ramures, les cris aigres des pintades et le rauque roucoulement sans allégresse des tourterelles. — A mesure que nous nous éloignons des collines de Ménabella, le taillis se dégage, les oliviers, les grands parasols se font plus rares : par-dessus la brousse découverte qui leur succède, un morne ciel de pluie nous apparaît. De grises nuées recouvrent le massif du Kassam, une obscure et pesante brume qui roule comme une fumée et parfois cache les sommets. Elle crève bientôt ; nous la voyons se distendre, se faire plus opaque, la montagne disparaît tout entière sous l'averse qui s'abat. A notre droite, cependant, tout reste limpide et fine clarté. Admirable échappée sur la plaine du Métahara que nous dominons un instant. Elle se développe et s'enfonce à l'horizon plus loin que ne porte la vue. Plate et nue, elle semble presque noire, à cause des bancs de lave qui la recouvrent de ci de là. Deux cratères isolés, au cône ébrêché, émergent au milieu, nets et bien découpés. Derrière eux, on voit luire, comme un acier courbe, une boucle de la rivière Aouache qui affleure ses rives dégarnies.

La piste dévale une série de cassures, de failles rocheuses, suit les éboulis à flanc de coteau. Au milieu de ces blocs effrités et qui cèdent, les mulets tâtonnent, hésitent, de temps en temps se laissent tomber des deux pieds de devant ; sur l'étroite surface où ceux-ci sont assurés, ils ramènent ensuite les deux pieds de derrière. Abominables secousses que provoque cette descente par saccades et chutes brusquement retenues. D'ailleurs impossible de mettre pied à terre, on aurait tôt fait de s'étaler les quatre fers en l'air ou de rouler dans le vide. Interminable caravane que nous croisons au milieu des pierrailles. Un con-

voi de deux cents mulets s'allonge et s'éparpille sur le roide penchant de la colline qu'il escalade. Chacun porte sur le dos, arrimée en travers, une caisse de cartouches Gras. Les nagadis qui s'essouffent à l'entour s'interrompent de crier pour échanger, au passage, avec mes hommes de cérémonieuses salutations. Un bonasse Indou barbu, l'air d'une vieille femme, ferme le cortège. Redingote à longues basques, ample pantalon de toile blanche étalé sur la selle. Il a une petite calotte sur le crâne, des lunettes, et abrite sous un immense parasol vert son teint de pruneau. Quand je le croise, il détourne la tête, non par insolence, mais par orgueil, de peur que je ne réponde pas au salut qu'il lui faudrait m'adresser si son regard rencontrait le mien.

Nous touchons la plaine enfin, où se prolongent pendant quelque temps encore, les contre-forts pierreux du gradin que nous venons de descendre. — Lumineuse solitude. Le ciel a repris sa transparente clarté ou du moins, à cause de l'écran des rochers interposés, on n'aperçoit plus la nuée pluvieuse qui, sans doute, sur notre gauche, continue de ruisseler. L'azur brûlant et nu, pèse, ici, sur les fourrés d'épines et de mimosas, auxquels se mêlent des bouquets d'euphorbes à chandelles. Leurs longs bras de bronze, cannelés et couturés, s'élancent en faisceaux serrés ou s'épanouissent ainsi que des éventails. Brisées, ces chandelles, plus grosses que des cierges, apparaissent creuses ; pas de bois, mais seulement une sorte d'écorce rugueuse, pareille au liège et qui se rompt au moindre heurt. — Épaisse et onctueuse poussière partout répandue, qu'il semble que depuis des années aucune rosée n'ait humectée. Les bêtes y enfoncent jusqu'à la